

Les "ruses" de l'écriture au service de l' "invention" de l'Amérique / Monique Mund-Dopchie. — Extrait de : Revue des lettres et de traduction. — N° 6 (2000), pp. 233-245.

Notes au bas des pages.

I. Amérique — Descriptions et voyages.

PER L1037 / FL76950P

LES «RUSES» DE L'ÉCRITURE AU SERVICE DE L'«INVENTION» DE L'AMÉRIQUE

Monique MUND-DOPCHIE
Université catholique de Louvain (UCL)

Introduction

Lorsque Jean de Léry et Michel de Montaigne dénoncent à la fin du XVI^e siècle le discours mensonger sur l'Amérique tenu par leur adversaire politique, le cosmographe André Thevet, ils affirment détenir un remède imparable contre ce type de déviance. Il suffirait que les voyageurs et les chroniqueurs qui se sont rendus «là-bas» parlent vrai en racontant uniquement ce qu'ils ont vu. C'est en tout cas ce que prétend faire le premier dans l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, dont l'*editio princeps* paraît en 1578: «*Mon intention et mon sujet, dit-il, sera en ceste histoire, de seulement declarer ce que j'ay pratiqué, veu, ouy et observé tant sur mer, allant et retournant, que parmi les sauvages Ameriquains, entre lesquels j'ay fréquenté et demeuré environ un an*»¹. Et Jean de Léry de mettre en avant son double souci d'adopter un style neutre et de limiter son exposé à son expérience brésilienne, démarche scientifique incontestable à son avis: «*Pour l'esgard du stile et du langage [...], encore sçay-je bien, parce qu'au gré de quelques-uns je n'auray pas usé de phrases ni de termes assez propres et signifians pour bien expliquer et représenter tant l'art de navigation que les autres diverses choses dont je fay mention, qu'il y en aura qui ne s'en contenteront pas: et nommément nos Frangois, lesquels ayans les oreilles tant delicates et aymans tant les belles fleurs*

(1) Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil*, 2e édition, 1580. Texte établi, présenté et annoté par F. LESTRINGANT. Précédé d'un entretien avec Claude Levi-Strauss, Paris, Poche, 1994, pp. 105-106.

*de Rhetorique, n'admettent ni ne reçoivent nuls escrits, sinon avec mots nouveaux et bien pindarisez [...]. Si quelqu'un [...] trouve mauvais que, quand ci-apres je parleray de la façon de faire des sauvages [...], j'use si souvent de cette façon de parler, "Je vis, Je me trouvoy, cela m'advint", et choses semblables, je respon qu'oultre [...] que ce sont matieres de mon propre sujet, qu'encores, comme on dit, est-ce cela parlé de science, c'est à dire de veuë et d'experience [...]. J'enten toutesfois, non pas de toute l'Amerique en general, mais seulement de l'endroit où j'ay demeuré environ un an: assavoir sous le tropique de Capricorne entre les sauvages nommez Touoüpinambaouults»². Montaigne va encore plus loin dans son exigence de vérité, lui qui préfère, comme il le proclame sans ambages dans son essai Des cannibales, le témoignage d'un homme «simple et grossier» à celui d'un homme cultivé, davantage porté, selon lui, à orienter la vision brute des faits: «*Les fines gens remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire; ils ne vous representent jamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; et, pour donner credit à leur jugement et vous y attirer, prestant volontiers de ce costé là a la matiere, l'alongent et l'amplifient. Ou il faut un homme tres-fidelle, ou si simple qu'il n'ait pas de quoy bastir et donner de la vray-semblance à des inventions fauces; et qui n'ait rien espousé*»³.*

Par conséquent, si on suit le raisonnement de nos deux lettrés, la représentation de pays lointains, celle de l'Amérique en l'occurrence, chez des gens qui n'y sont jamais allés, sera un reflet fidèle de la réalité, pourvu que ces derniers disposent de rapports fondés uniquement sur le témoignage oculaire des voyageurs et dépouillés de surcroît de toute prétention stylistique; au contraire, l'élaboration d'une synthèse et la création littéraire constituent en elles-mêmes des obstacles à la vérité.

Ces propos de Léry et de Montaigne sont assurément excessifs. Car ils évacuent un peu vite les problèmes rencontrés par ceux qui, aujourd'hui

(2) Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage...*, pp. 95-99.

(3) Michel de MONTAIGNE, *Essais*, I, ch. xxxi, éd. A. THIBAUDET, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1958, pp. 240 et 242.

comme hier, sont confrontés à l'altérité, et ne résolvent pas la double interrogation qu'elle suscite: comment d'une part, traduire une réalité et une culture dans une langue qui leur est étrangère? comment, d'autre part, partager une expérience nouvelle, originale, avec des destinataires qui ignorent tout? Mais ils ont incontestablement l'avantage de mettre en avant le rôle de l'écriture dans «la rêverie qui s'attache à un espace lointain»⁴, en particulier dans «l'invention de l'Amérique»⁵, à savoir le développement des fictions positives et négatives qui ont occulté la réalité américaine à l'époque de la Renaissance et au-delà. Nombreux furent, en effet, les Découvreurs du Nouveau Monde qui ne s'interrogèrent jamais sur la singularité et sur la relative impénétrabilité de «l'Être-différent»⁶. Au contraire, la plupart d'entre eux se livrèrent, consciemment ou inconsciemment, à une réécriture d'un univers de référence, qui n'était autre que le monde de l'auteur et du lecteur - identifié à la norme -; ils recoururent à un processus d'aller-retour entre l'ici et l'ailleurs et établirent simultanément une co-présence et une rigoureuse séparation de l'Autre et du Même⁷. Ils ne furent du reste guère inventifs en la matière: car ils furent portés par une tradition qui les avaient directement ou indirectement nourris et se tournèrent tout naturellement vers une rhétorique de l'altérité qui plonge ses racines dans l'Antiquité gréco-romaine et qui s'est perpétuée au Moyen Âge⁸. C'est ce dernier point que je m'efforcerai de démontrer dans le présent article en illustrant ma démarche par quelques textes empruntés d'une part aux Anciens, d'autre part à différents Découvreurs du continent américain. Ils illustreront un propos dont l'étude est en cours et fera l'objet d'une publication ultérieure.

(4) J. M. MOURA, *Lire l'exotisme*, Paris, 1992, p. 4.

(5) Cf. sur ce thème Th. GOMEZ, *L'invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la Conquête*, Paris, 1992.

(6) L'appellation est empruntée au titre d'un colloque, *L'être-différent et ses images (journées internationales de Blois, 27-28 septembre 1991, Analele Universitatii Bucuresti. Istorie, 41 (1992)*.

(7) Cf. J. M. RACAULT, «Instances médiatrices et production de l'altérité dans le récit exotique aux 17e et 18e siècles», dans *L'Exotisme. Actes du colloque de Saint-Denis de la Réunion dirigé par A. BUSINE, N. DODILLE et Cl. DUCHET*, éd. A. BUSINE et N. DODILLE, Paris, 1988, 33-43 (p. 33).

(8) Cf. sur ce sujet, p. ex., Cl. KAPPLER, *Monstres, démons et merveilles A la fin du Moyen Age*, Paris, 1980.

Stratégies généralisantes

Une première série de stratégies, élaborée dès l'Antiquité, affirme uniquement la différence de l'Autre par rapport au Même, sans que soit définie la nature de cette différence. Mentionnons en premier lieu **l'utilisation récurrente des termes «merveilles», «merveilleux»** (*thaumata, paradoxa en grec, mirabilia en latin*), qui atteste l'existence d'une frontière entre l'ici et l'ailleurs, utilisation de plus en plus fréquente au fur et à mesure qu'on s'éloigne du centre constitué par «nos régions». Toutefois, si ces mots signalent bien l'altérité, ils sont incapables d'en préciser le contenu, mais traduisent surtout l'étonnement de ceux qui y sont confrontés⁹. Ce procédé est mis en évidence par Lucien de Samosate, qui pasticha les récits de voyage antiques dans son Histoire véridique et en souligna ainsi les mécanismes occultes, notamment dans sa description ethnographique des habitants de la lune: *«J'ai vu encore une autre merveille (thauma) dans le palais royal; un très grand miroir est disposé au-dessus d'un puits, qui n'est pas fort profond. Si quelqu'un descend dans ce puits, il entend tout ce qui se dit chez nous, sur la terre, et si l'on regarde dans le miroir, on voit toutes les cités, toutes les nations, exactement comme si l'on était au milieu d'elles»*¹⁰. Jean de Léry est prisonnier, lui aussi, de cette manière de dire l'autre, par exemple, quand il parle des vêtements des Indiennes: *«Mais entre les choses doublements étranges et vraiment esmerveillables, que j'ay observées en ces femmes Bresiliennes, c'est qu'encores qu'elles ne se peignent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses et les jambes que font les hommes»*¹¹.

La prétérition constitue également une façon évasive d'évoquer l'Autre comme différent de soi. Il s'agit cette fois de faire allusion à des traits extraordinaires du pays lointain, qu'on se refuse à développer en invoquant la «double impossibilité d'un discours infini et d'un réel incroyable»¹². Ni Lucien ni Jean de Léry n'évitent cette dérobaie. Le

(9) Cf. les analyses faites sur des relations de voyage médiévales par M. GUERET-LAFERTÉ, *Sur les routes de l'empire mongol. Ordre et rhétorique des relations de voyage aux XIIIe et XIVe siècles*, Paris, 1994, pp. 215-224.

(10) Lucien, *H.V.*, I, 26 (trad. P. Grimal). Les mots sont soulignés par moi.

(11) Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage...*, p. 231.

(12) M. GUÉRET-LAFERTÉ, *Sur les routes...*, p. 226.

premier prétend manquer d'audace pour se risquer à décrire les yeux des Lunaires: «Quant à ce qui concerne les yeux qu'ils ont, j'hésite à en parler, pour que l'on ne croie pas que je mens, tant ce que l'on peut en dire est incroyable (apiston)»¹³. Que le lecteur se rassure toutefois: Lucien surmontera son hésitation! Jean de Léry, au contraire, maintiendra son silence impuissant: «Finalement combien que durant environ un an, que j'ay demeuré en ce pays-là, je aye esté si curieux de contempler les grands et les petits, que m'estant advis que je les voye tousjours devant mes yeux, j'en auray à jamais l'idée et l'image en mon entendement: si est-ce neantmoins, qu'à cause de leurs gestes et contenance du tout dissemblables des nostres, je confesse qu'il est malaisé de les bien représenter, ni par escrit, ni mesme par peinture. par quoy pour en avoir le plaisir, il les faut voir et visiter en leur pays»¹⁴.

Un troisième procédé, régulièrement attesté dans les récits de voyage antiques et modernes, consiste à opérer au sujet d'autrui **un ensemble de négations** en relevant tout ce que ce dernier n'est pas. Une telle approche est particulièrement ethnocentrique, puisqu'elle exprime la différence en insistant en réalité sur les traits familiers de l'univers de l'auteur et du lecteur, traits dont l'absence apparaît surprenante. Nous obtenons ainsi d'étranges révélations sur les Lunaires rencontrés par Lucien: «Ils n'ont jamais besoin d'uriner ni d'aller à la selle; ils ne possèdent pas d'orifice, comme nous, et le siège des petits garçons n'offre aucune possibilité de recevoir le mâle»¹⁵. Sur un autre ton, Jean de Léry atteste le même usage quand il affirme: «Les sauvages de l'Amérique, habitans en le terre du Bresil [...], n'estans point plus gras, plus gros ou plus petits de stature que nous sommes en l'Europe, n'ont le corps ny monstrueux ny prodigieux à nostre esgard [...]; et mesme il n'y a presque point de boiteux, de borgnes, contrefaits, ny maleficz entre eux»¹⁶.

Enfin, portant la vision ethnocentrique à son comble, certains voyageurs n'hésitent pas à faire de l'autre **un «anti-même»** en inversant l'ordre des choses et la signification qui s'y rattache. Ainsi, nous dit

(13) Lucien, *H.V.*, I, 25 (trad. P. Grimal).

(14) Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage...*, pp. 233-234.

(15) Lucien, *H.V.*, I, 23 (trad. P. Grimal).

(16) Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage...*, p. 211.

Lucien, chez les Lunaires «*l'on considère comme un bel homme quelqu'un qui est chauve et entièrement dépourvu de cheveux; un homme chevelu est peu goûté*»¹⁷. C'est dans la même perspective que s'inscrit Jean de Léry quand il oppose la manière de traiter les bébés en terre de Brésil et dans son propre pays: «*Quoy qu'on estime communément par deçà, que si les enfans, en leurs tendreurs et premieres jeunesses, n'estoyent bien serrez et emmaillotez, ils seroyent contrefaits, et auroyent les jambes courbées: je di qu'encores que cela ne soit nullement observé à l'endroit de ceux des Ameriquains (lesquels comme j'ay jà touché dès leur naissance sont tenus et couchez sans estre enveloppez) que neantmoins il n'est pas possible de voir enfans cheminer ny aller plus droit qu'ils font*»¹⁸. La diversité se réduit dès lors au «schéma duel de l'antithèse», que cette dernière se révèle favorable au monde inversé, incarnant les rêves censurés dans le monde familier, ou défavorable lorsqu'il s'agit de défendre ses propres valeurs et par conséquent de diaboliser celles de l'étranger¹⁹.

Stratégies particularisantes

Les stratégies examinées jusqu'à présent typifient le monde autre en érigeant le spectacle du singulier en une norme universalisable; en l'occurrence elles associent les Indes orientales des Anciens aux Indes occidentales de la Renaissance dans un ensemble indifférencié, identifiable uniquement par ses oppositions à l'univers familier du voyageur et du lecteur de son récit. En revanche, certains modes d'écriture utilisés dans diverses relations particularisent davantage les pays lointains et étranges, sans atteindre nécessairement l'objectivité recherchée par les ethnologues et la neutralité revendiquée par Jean de Léry et par Montaigne.

Épinglons ainsi **le recours à un vocabulaire exotique**, signe éclatant d'une altérité reconnue dans ce qu'elle a d'indicible, preuve de la réalité de la rencontre du voyageur et de l'étranger. L'objet autre est nommé par

(17) Lucien, *H.V.*, I, 23 (trad. P. Grimal).

(18) Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage...*, p. 434.

(19) Cf. M. GUÉRET-LAFERTÉ, *Sur les routes...*, pp. 228-235; J.- M. PACAULT, «Instances médiatrices...», p. 36.

un terme indigène, qui le pose dans sa singularité. Mais l'intraduisible se doit d'être expliqué au lecteur d'ici. C'est pourquoi le narrateur est obligé d'éclairer la signification des noms venus d'ailleurs: il le fait à travers des périphrases et des étymologies qui abordent le sens de façon approximative, quand elles ne le trahissent pas complètement. Lucien se livre ainsi aux fantaisies de l'étymologie à propos de ce qu'il estime être un emprunt grec d'un terme renvoyant à une pratique étrange des Lunaires: *«Il y a le fait qu'ils ne sont pas enfantés par des femmes [...]. Ils ne portent pas les enfants dans le ventre, mais dans le gras du mollet (gastroknèmia). Lorsque l'embryon est conçu, le mollet grossit; un peu plus tard, on ouvre le mollet et l'on sort l'enfant mort; après quoi on expose celui-ci au vent, la bouche ouverte, ce qui lui rend la vie. Je crois que c'est là l'origine de notre expression grecque: "le ventre de la jambe (gastèr et knèmè)", puisque, là-haut, c'est le mollet qui conçoit, et non le ventre»*²⁰. En ce qui concerne les Découvreurs, on leur doit l'intégration dans les langues européennes de nombreux termes exotiques, comme par exemple le nom «canoé» rapporté par Christophe Colomb: *«Ils ont en toutes les îles énormément de canoas, sortes de fustes à rames, les uns plus grands, les autres plus petits, et certains sont plus grands que des fustes de dix-huit bancs. Ils ne sont pas aussi larges parce qu'ils sont faits d'un seul tronc d'arbre...»*²¹.

De même, nos voyageurs utilisent volontiers **des formules qui suggèrent la quantité et l'abondance**, laissant entendre que «la matière exotique est toujours plurielle et l'ailleurs synonyme d'abondance»²². On peut rapprocher de la sorte la description que Diodore de Sicile consacre à l'Inde orientale et celle que diffuse Christophe Colomb à propos de l'Inde occidentale. *«En effet, s'exclame l'historien grec, le territoire indien, remarquable par sa beauté et sillonné par beaucoup de fleuves, est*

(20) Lucien, *H. V.*, I, 22 (trad. P. Grimal).

(21) Christophe COLOMB, «Lettre à Luis de Santangel», dans *Christophe Colomb. La découverte de l'Amérique. II. Relations de voyage. 1493-1504*, trad. S. ESTORACH et M. LEQUENNE, Paris, 1991, p. 49.

(22) S. -J. LINON, «L'exotique dans les techniques d'écritures de deux récits de voyages authentiques dans les Indes orientales: *Relation d'un voyage des Indes orientales*, Dellon (1685) et *Les voyages aux Isles Dauphine et Mascareine*, Dubois (1674)», dans *L'Exotisme...* 89-99 (p. 94).

arrosé en beaucoup d'endroits et produit chaque année deux récoltes; c'est pourquoi il a une telle quantité de denrées vitales que tout le temps il procure aux indigènes une opulente jouissance [...]. Le pays a aussi une quantité incroyable d'éléphants qui sont en vaillance et en force physique de beaucoup supérieurs à ceux de Lybie, et également de l'or, de l'argent, du fer, du cuivre; en outre, il s'y trouve une quantité de pierres précieuses de toutes sortes et encore de presque tous les autres produits qui concourent à la douceur de vivre»²³. «Les terres de ces îles sont élevées, rapporte à son tour le Grand Amiral de la mer océane, et on y rencontre beaucoup de sierras et d'immenses montagnes [...], toutes magnifiques, de mille formes, toutes accessibles et pleines d'arbres de mille essences, si hauts qu'il semblent atteindre au ciel [...]. Et le rossignol et mille autres sortes d'oiseaux chantaient [...]. Il y a des palmiers de six ou huit essences dont la belle diversité ravit les yeux d'admiration, mais aussi celle des autres arbres, des fruits et des herbes. Il y a là encore des pinèdes en quantité, des campagnes magnifiques et du miel, toutes sortes de volatiles et des fruits fort divers. À l'intérieur des terres, il y a maintes mines de métaux et d'innombrables habitants»²⁴. Sans doute les matières évoquées à travers de telles expressions sont-elles parfaitement discernables. Il n'empêche que l'emploi fréquent de l'hyperbole limite l'effet de réel produit par l'évocation des caractéristiques du monde étranger en introduisant dans la description un merveilleux quantitatif. Le vocabulaire de l'abondance et de la diversité rejoint ainsi dans l'ineffable et l'incroyable le lexique stéréotypé des merveilles et l'usage répété de la prétériorité et de la négation.

L'influence de ce mode d'écriture peut cependant être contrebalancée par **la mention de chiffres**, seuls capables de fournir une information précise et rigoureuse concernant le nombre, l'étendue ou la valeur marchande. Comme le fait très justement remarquer Michèle Guéret-Laferté, leur présence «confère un indéniable effet de sérieux à la relation de voyage; elle permet en outre de remédier à l'inflation sémantique que produit inévitablement toute emphase lexicale»²⁵. C'est

(23) Diodore de Sicile, II, xvi, 3-4 (trad. M. Casevitz).

(24) Christophe COLOMB, «Lettre à Luis de Santangel...», pp. 46-47.

(25) M. GUÉRET-LAFERTÉ, *Sur les routes...*, p. 248.

pourquoi les chiffres sont rares, dès que le récit du voyageur poursuit d'autres buts que le catalogage et la classification.

La comparaison

Après avoir abordé les techniques d'écriture qui réduisaient l'ailleurs à ce qui n'était pas l'ici, après avoir évoqué quelques façons d'aborder l'autre dans ce qu'il est en fournissant à son sujet un mélange de données objectives et d'éclairages subjectifs, il convient à présent d'analyser la comparaison, le procédé le plus apte à «réunir le monde que l'on raconte et le monde où l'on raconte et de passer de l'un à l'autre»²⁶, mais aussi le plus propice aux jeux d'influence sur l'imaginaire du lecteur. Assurément la comparaison repose sur une base objective qu'on ne peut contester: le *tertium comparationis*, c'est-à-dire l'élément commun entre l'objet comparé et le «comparant» ou objet auquel on compare. Mais le choix du «comparant» n'est pas indifférent.

Tantôt il réalise une évidente intention pédagogique, à savoir gloser l'inconnu par du connu. Tel est le but poursuivi par Lucien, lorsqu'il parle des Femmes-Vignes rencontrées lors de la première escale: «*Nous rencontrâmes, en fait de vigne, quelque chose de prodigieux (terastion): à partir de la terre, la souche était vigoureuse et forte, mais, au-dessus, c'étaient des femmes, parfaitement formées, à partir des hanches et semblables à Daphné, telle que la représentent les peintres au moment où Apollon la saisit et où elle est juste en train de se métamorphoser en arbre. À l'extrémité, de leurs doigts poussaient des rameaux et elles étaient couvertes de grappes. Bien plus, de leur tête sortait une chevelure de vrilles, de feuilles et de grappes...*»²⁷. Le même souci de ramener l'inconnu au connu se manifeste dans l'évocation de la baie de Rio de Janeiro due à Jean de Léry: «*Combien que les montagnes qui l'entourent de toutes parts ne soient pas si hautes que celles qui borent le grand et spacieux lac d'eau douce de*

(26) F. HARTOG, *Le miroir d'Hérodote*, Paris, 1991, p. 237.

(27) Lucien, *H.V.*, I, 8 (trad. P. Grimal).

Geneve, neantmoins la terre ferme l'avoisnant ainsi de tous costez, elle est assez semblable à iceluy quant à sa situation»²⁸.

Tantôt le «comparant» retenu est chargé d'un grand pouvoir de séduction sur l'imaginaire des lecteurs du récit, comme on peut le vérifier à propos d'une image régulièrement associée à l'Inde et aux Antilles. Lorsque la douce chaleur et la nature luxuriante des pays tropicaux font ressurgir sous la plume des voyageurs antiques et modernes la vie facile et insouciante des hommes de l'âge d'or ou celle d'Adam et Ève dans le Paradis terrestre, une telle assimilation, malgré sa base objective, est loin d'être neutre; car elle permet d'opérer un glissement de pays étrangers en royaumes étranges, un passage d'un autre monde à l'Autre monde, sans qu'on s'en aperçoive²⁹. Cette comparaison actualise ainsi dans l'inconscient collectif des structures mythiques préexistantes «qui aimantent vers elles jusqu'aux événements les plus réalistes» en les mettant au service d'intentions variées³⁰. C'est pourquoi, depuis que l'Inde est entrée dans le champ de connaissance des Anciens, elle incarne une terre bénie des dieux, comme le rappelle une comparaison avec la Déesse mère discrètement suggérée par le rhéteur Dion Chrysostome: *«Je ne connais point de cité plus heureuse et d'habitants dotés d'une vie meilleure que ceux de l'Inde; car les fleuves qui y coulent, dit-on, ne comportent pas d'eau, mais l'un est de lait, un autre, de vin clair, un autre de miel, un quatrième, d'huile. Ils jaillissent des collines comme des mamelles de la terre*»³¹. Une telle image est riche en sous-entendus: elle renvoie à une représentation du monde qui oppose le centre, occupé par la terre des hommes, à la périphérie, abandonnée à l'inhumain, qu'il s'agisse de dieux ou de sauvages infra-humains.

La prégnance du modèle ancien est suffisamment forte pour resurgir dans la description, pourtant réactualisée, de l'*India Nova* rencontrée par les commerçants portugais, que nous livre le cosmographe Sébastien Münster en 1550: *«On y trouve des perroquets [...]. On y trouve aussi des*

(28) Jean de LÉRY, *Histoire d'un voyage...*, pp. 197-198.

(29) Cf. R. BAUDRY, «De l'exotisme au merveilleux», dans *Exotisme et Création. Actes du Colloque international (Lyon, 1983)*, Lyon, 1985, 331-344 (p. 334).

(30) R. BAUDRY, «De l'exotisme au merveilleux...», p. 336.

(31) Dion Chrysostome, *Discours XXXV*, 18.

oiseaux appelés sarraus, point inférieurs aux perroquets, et dont le chant est de loin le plus agréable. Il y a encore beaucoup d'autres espèces d'oiseaux, fort différents des nôtres, dont le chant, matin et soir, est si intense et si doux qu'on ne peut rien entendre de plus charmant. Dans de si petites gorges se réalise toute l'harmonie du monde. Dans une telle région, le bonheur des habitants n'est pas moindre que s'ils se trouvaient au paradis terrestre, avec les fleurs printanières, les arbres de toutes espèces, verdoyants toute l'année, l'admirable clémence et l'équilibre incroyable du climat, tandis que l'été et l'hiver ne s'y montrent jamais hostiles. Ils vivent un printemps continuel, sans froid ni chaleur»³².

Le passage de l'Inde orientale vers une Inde occidentale tout aussi onirique s'est dès lors réalisé sans difficulté, d'autant plus que les Découvreurs devaient démontrer l'intérêt de leurs découvertes à ceux qui les avaient financées et qui seraient encore appelés à le faire. Il n'est donc pas étonnant que l'assimilation de l'Amérique au paradis terrestre attribuée à Amerigo Vespucci ait marqué de façon durable les rapports sur l'Amérique, le recours au vocabulaire de l'abondance renforçant l'image édénique: *«La région est ensoleillée, fertile et extrêmement agréable; elle est arrosée par d'innombrables sources et cours d'eau; elle possède des forêts si denses qu'on peut à peine les traverser. Les arbres et les fruits y poussent spontanément, chacun selon sa nature. Les arbres portent les fruits les plus abondants [...]. On y trouve en abondance des perles. Ne sont pas moins admirables des perroquets de nature et de couleur variées [...]. Tous les arbres embaument suavement, ils émettent des gommes, des liqueurs et des suc de toutes sortes, dont la qualité est telle [...], que, selon nous, rien ne manquerait non seulement à notre bonheur, mais aussi à notre santé. Si le paradis terrestre existe quelque part, il ne doit assurément pas être fort éloigné de ces contrées»³³.* Pour le Licenciado Quiroga, l'Amérique est plutôt une enclave préservée de l'âge d'or, version païenne du paradis terrestre: *«Il est Nouveau Monde non pour avoir été nouvellement découvert mais parce qu'il correspond - à cause de ses habitants et de presque tout ce qui le constitue - à cet autre de l'Âge*

(32) S. MÜNSTER, *Cosmographiae universalis libri VI*, Bâle, 1550, p. 1089.

(33) Cité par [C.DE JUDAEIS], *Speculum orbis terrarum*, Anvers, 1593, f. 3r-v.

d'or primitif que notre inclination au mal et la cupidité de notre nation ont transformé en âge de fer et même pire»³⁴.

Aujourd'hui encore l'industrie touristique exploite au profit des pays tropicaux la recherche d'une altérité onirique face à un monde banalisé, nouvelle version de la nostalgie de l'âge d'or que l'on désire retrouver le temps d'une évasion³⁵. Je n'en veux pour preuve que cette annonce publicitaire destinée à un public européen par l'Office guatémaltèque du tourisme: *«La mère nature a béni le Guatemala. De ses jupons d'étoiles ont jailli de superbes forêts, tièdes et humides. De la fraîcheur de ses entrailles ont pris leur envol les plus merveilleux oiseaux, aux plumages inimitables, dans un vacarme de tortues enchantées, de lamantins espiègles, de félins au pelage cosmique et d'une rivière aux eaux d'argent, où se mirent les fleurs sauvages.*

Le Guatemala est un débordement de lianes et de quetzals, d'orchidées et de toucans, de broméliées, de fougères, de crustacés et de singes hurleurs. Le paradis terrestre n'est peut-être pas dans la forêt guatémaltèque, mais Dieu est sans doute venu y puiser son inspiration».

Conclusion

Malgré son incomplétude, ce parcours de textes empruntés aux récits de voyage antiques et renaissants démontre indiscutablement que *«le réalisme de l'étrange, évoquant des contrées réellement parcourues par l'auteur [...] est une rêverie qui correspond au départ toujours recommencé pour le pays où l'on n'arrive jamais*»³⁶. De même que le regard de l'explorateur ne peut rendre compte de la totalité du monde exotique qu'il découvre, de même les descriptions, malgré la volonté objectivante de certaines d'entre elles, sont irrémédiablement influencées par l'identité du sujet de l'écriture, incapable de s'affranchir totalement des pièges de l'ethnocentrisme.

(34) Extrait d'une *«Información»* inédite de 1535, citée en traduction française par J.-P. SANCHEZ, *Mythes et légendes de la conquête de l'Amérique*, Rennes, 1996, T. I, p. 91.

(35) Cf. M. MICHEL, «Figure de l'exotisme et désir d'au-delà», dans *Exotisme et création*, dans *Exotisme et création...*, 345-355.

(36) J.-M. MOURA, *Lire l'exotisme...* p. 138.

Jean de Léry eut beau revendiquer sa qualité de témoin oculaire, il ne put s'empêcher de recourir à certains modes d'écriture qui trahissaient ses références européennes: utilisation du vocabulaire des merveilles, négation, prétériton, inversion, comparaison. En revanche, il semble avoir évité les procédés stylistiques les plus aptes à susciter l'émotivité de ses contemporains. D'autres se montrèrent moins sourcilleux et alimentèrent par leur recours à un vocabulaire d'abondance et à des représentations oniriques les désirs et les nostalgies de leurs lecteurs.

Tout en fournissant dès le départ des informations exactes sur le Nouveau Monde, les Découvreurs, à des degrés divers, ont donc révélé leur dépendance à l'égard de leur univers familier et de leur double culture gréco-romaine et judéo-chrétienne. Tantôt l'Amérique a été définie par une étrangeté, dont le contenu n'était pas précisé et qui renvoyait à d'autres étrangetés toutes aussi indéfinies; car un point commun rapprochait les différents pays lointains: ils sont autres que nous. Tantôt les «Indes occidentales» ont été rapprochées de nous par le biais des comparaisons. Si les ressemblances affirmées reposaient sur des bases objectives, le choix des «comparants» a répondu en réalité à des intentions diverses: but pédagogique - ramener de l'inconnu à du connu -, appropriation idéologique de terres à coloniser, déchaînement d'un potentiel onirique. À cet égard on ne manquera pas d'observer que si Christophe Colomb était parvenu dans la baie d'Hudson plutôt qu'en mer des Caraïbes, l'«invention de l'Amérique» eût revêtu un aspect différent. En l'occurrence, les plages de sable fin, les cocotiers, la forêt luxuriante et le climat idyllique réveillèrent la nostalgie des temps primordiaux qui avaient permis l'émergence d'une humanité heureuse et insouciante. Christophe Colomb lui-même rêva durant un temps aux délices de l'âge d'or et du Paradis terrestre, auxquels les réalités de la conquête mirent brutalement fin.